

LE MYSTÈRE CLARA STEPHENSON

Bernie Leonardi

Éditions ThoT
Roman

Bernie Leonardi est un touche-à-tout : dessinateur, jardinier, musicien — avec plusieurs albums à son actif —, il prône les valeurs de l'hédonisme et de l'épicurisme. Passionné par la montagne et la nature en général, il devient un traileur aguerri, usant inlassablement ses chaussures à crampons sur les nombreux contreforts des massifs alpins. Excursionniste heureux, il aime s'enivrer de la solitude des sommets. Désormais écrivain, il aigüise sa plume pour narrer et défendre les paysages grandioses qu'il traverse, comme pour raconter les histoires mystérieuses et romanesques qu'il imagine.

Chapitre 1

Paris, jeudi 14 mai 2015

14 h 30

« Depuis un certain temps, je fais souvent le même rêve. Je suis au milieu d'un champ d'arbres en fleurs, un verger probablement. Il fait très beau, c'est le début du printemps et un vent léger souffle en faisant onduler les oyats et les graminées... »

Un bip métronomique réveilla Vincent à huit heures et, sans contredire la météo de la veille, le jour ruisselait déjà sur Paris d'un soleil éblouissant. Un peu plus tard, l'atmosphère était toujours aussi douce à en croire le monde dehors qui profitait de ces belles heures qu'un mois de mai radieux et victorieux était résolu à tenir. Par moments, une brise ondulait les feuillaisons et nous rappelait que l'été ne serait là que dans quelques semaines. Mais on sentait l'envie de bien faire et l'air de ce début d'après-midi était propice

à perdre son temps. Vincent Dénapoli, quarante-huit ans dans quelques jours, était un de ceux-là. À l'angle des rues Oberkampf et Ménilmontant, à la terrasse d'un bistrot, il était attablé, le nez dans son mensuel. Derrière lui, la pendule Art déco qui surplombait le comptoir en bois élimé par des années d'apéros affichait ostensiblement 14 h 30. Il attendait que l'heure s'écoule, en touillant avec minutie le café qu'il venait de sucrer. Il prenait grand soin de ne pas délayer la crème sur le dessus, de fine texture et de couleur noisette qu'il dégustait en premier, comme à son habitude. Vincent était un dandy, toujours tiré à quatre épingles. Cette élégance, il la tenait de ses parents. Sa mère, Suzon, était agrégée de lettres et son père, Livio, avait été consul d'Italie à Chambéry; autant dire que le savoir-vivre, dans la famille, était sacerdotal. De facto, il était devenu un vrai épicurien, un hédoniste même, tant il aimait s'adonner aux plaisirs luxuriants que la vie pouvait lui procurer. Il portait invariablement des jeans slims et des Chelsea boots noires et possédait une collection de vestes, de préférence cintrées, qu'il ordonnait soigneusement dans un dressing spécialement dédié. Sans être un maniaque compulsif, Vincent aimait que les choses soient nickel, abstraction faite de sa compilation de disques anarchiquement rangée et qui surchargeait son étagère. Il avait toujours eu de l'antipathie pour la laideur et exérait par-dessus tout les fautes de goût. Vincent appréciait la vie, la vénusté des femmes callipyges et nourrissait parfois

son imagination de senteurs opiacées. Chaque jour, il profitait de l'instant présent et essayait d'en tirer toutes les joies, rendant ainsi hommage à la locution latine *carpe diem* chère à Horace. Son opiniâtreté l'avait amené à exercer le métier dont il rêvait ; il était contrebassiste de jazz, féru du courant liquoreux des années cinquante.

C'est dans un tumulte propre aux rues parisiennes que Vincent sirotait donc son expresso. Assis en terrasse, sous la ramure d'un mûrier platane que le vent faisait murmurer par moments, il était plongé dans la lecture du *Rock'n'Folk* du mois dont Blur, emblématique leader de la « britpop », faisait la une. Autour de lui s'offrait, comme tous les jours, le fourmillement intense d'une ville de quelques millions d'habitants. Les bouches du métro avalaient et déglutissaient un flot incessant d'autochtones et de touristes en goguette, sans interruption. Les stores ombrageaient les tables Montmartre sur lesquelles, en quête de lenteur, les clients savouraient le temps qui passe. Le rythme cardiaque des deux artères imprimait à l'endroit un bourdonnement lancinant, presque apaisant à force. Il en résultait une certaine poésie urbaine, ponctuée d'un concert de klaxons, réaction héréditaire propre au parisien motorisé. Dans cette atmosphère rétro, le bistrot où Vincent aimait prendre ses aises semblait être d'un autre âge. Le décor à lui seul signalait l'histoire du lieu, attestée par des murs saturés de cadres qui racontaient, au fil des décennies, la vie du quartier et de ses habitants.

Vincent allait avoir quarante-huit ans dans quelques jours. Il avait reçu, en avance, et comme chaque année, un colis de Wellington envoyé par Émilie, sa sœur de trois ans son aînée. Émilie avait suivi les traces de leur père et était attachée à l'ambassade de France en Nouvelle-Zélande. Elle était partie depuis maintenant vingt ans avec Jimmy Harrington, un chercheur océanographique qui était venu parfaire ses études en France. Ils s'étaient mariés et Vincent avait deux nièces, Jennie et Victoria, qu'il voyait le plus souvent sur Skype même si sa frangine essayait de venir au moins une fois par an avec la famille. Au début de l'année 2000, quelques années après la fin des Golden Brown, son groupe de musique, Vincent avait décidé de tenter sa chance à Paris. Bien lui en avait pris puisque son talent de bassiste, puis de contrebassiste de jazz, avait été vite reconnu. Aujourd'hui, il empilait ses cachets d'intermittent assez facilement pour ne pas avoir besoin d'aller pointer à l'usine. Depuis quinze ans, il habitait toujours au 24 de la rue Michel-Chasles, dans le quatre-vingts mètres carrés familial au parquet cossu que son père avait acquis dans les années quatre-vingts. La proximité de l'immeuble avec la gare de Lyon avait été la condition sine qua non qu'avait imposée Suzon pour s'installer à Paris. Il était perché au cinquième étage et dominait une partie des toits du quartier. Vincent en avait reçu l'usufruit à la mort de son père, qu'un arrêt cardiaque pendant une sieste avait

emporté, sans un mot, à tout juste quatre-vingts printemps. Ce jour-là, Vincent et sa sœur avaient perdu leur mentor. Il leur avait inculqué l'altruisme, la probité et la volupté de la musique classique. Il leur avait transmis l'idée de vivre pleinement leur existence et de l'enrichir du mieux qu'il pouvait par la culture. Grande et éternelle fumeuse, leur mère avait été emportée trois ans plus tard d'un cancer du poumon. Il avait été découvert tardivement et métastasait ses organes vitaux. Elle était partie en seulement trois mois, chez elle à Chambéry, entourée par ses amis, par Vincent et Émilie qui la soignèrent jusqu'au bout. De Suzon, ils avaient gardé l'éducation, l'harmonie et les sortilèges de l'élégance.

Vincent partageait son appartement avec Gordini, son greffier, un British Shorthair qu'il avait maintenant depuis dix ans. C'était son plus fidèle compagnon, son alter ego à quatre pattes. Vincent avait aménagé une chatière sur la porte d'entrée et une autre sur celle qui menait aux combles, un demi-niveau au-dessus. Il lui suffisait d'une litière propre, d'une gamelle remplie et Gordini faisait sa vie de nabab en roi du pétrole du cinquième.

Cet après-midi, Vincent avait rendez-vous au local – qui servait de salle de répétition – de son ami Robert Fulton, un batteur chevronné et un critique musical qui faisait souvent autorité. Ils devaient répéter les morceaux de l'album *Chet Baker quartet* enregistré l'été 1953 aux Capitol Studios sur

le label Pacific Jazz Records pour une petite série de concerts dans Paris. Pour compléter le « *Baker Tribute* », Robert avait sollicité un de ses potes, Stan Atkins, que Vincent connaissait bien ; un solide pianiste au curriculum long comme le bras. C'était un Londonien pur jus, élevé au *tweed*, au thé de dix-sept heures et à l'humour sophistiqué. Il avait décidé de « filer à l'anglaise » au milieu des années quatre-vingts, fuyant la politique libérale et dévastatrice de Margaret Thatcher. Pour la trompette de Chet Baker, là, il fallait un vrai requin, un perfectionniste assidu du piston cuivré, un amoureux de l'embouchure. Le choix, drastique s'il en fut, s'était porté sur Stéphane Beaumonde, que le *triumvirat* avait souvent écouté. C'était un beau gosse, une gueule de cinoche, un taulier qui pouvait vous saboter votre soirée pour peu que vous ayez prévu de tenter votre chance avec une charmante ingénue. Connu dans le circuit, c'était surtout un excellent musicien de session. Son niveau lui assurait un carnet d'adresses important et du boulot en permanence, mais il avait accepté le job sans contrepartie.

La répétition avait été calée à quinze heures, au 104 de la rue d'Oberkampf, ce qui laissait à Vincent tout le loisir de profiter de ce jeudi. Il adorait ces journées de mai, éclairées d'un soleil généreux, qui réchauffaient les places de la capitale. Sous le vert tendre naissant des feuilles, quand les après-midi exhalent les fragrances du lilas mauve et du seringat à fleurs simples, cette ambiance printanière rendait,

paraît-il, les filles encore plus jolies. Il était célibataire depuis un bon moment maintenant – il ne s'en plaignait pas –, et son look très « *swinging London* », cher aux *mods* anglais, lui valait pas mal de réussites.

Il avait eu une vraie histoire, il y a vingt-cinq ans de cela, avec Clara Stephenson. Cela s'était passé comme dans les films : une passion foudroyante, un instantané qu'on ne rencontre qu'une ou deux fois dans son existence. Ils s'étaient beaucoup aimés, intensément. Leur union avait duré un an et demi, à tout casser deux, mais leur vie commune avait été tonitruante. Puis les sentiments s'étaient altérés. Clara était un électron libre, à fleur de peau, elle était la définition même de l'évanescence. Vincent était à la fois sincère, candide et impétueux. Peut-être s'étaient-ils désirés trop vite. Il savait que Clara partirait un jour. Elle avait envie de traverser l'Atlantique et de rejoindre les États-Unis. Elle avait demandé une bourse pour une licence en art, avec option photographie, à l'université de Felician, à Rutherford dans le New Jersey. Le début des cours était prévu pour septembre. Vincent, quant à lui, s'investissait de plus en plus dans la musique, il voulait devenir professionnel. Tous les deux n'avaient ni le temps ni l'envie de construire quelque chose de solide. Leurs trajectoires étaient indéniablement opposées. Un matin de l'été 1992, Clara avait quitté l'appartement, avec deux sacs d'affaires. Elle avait laissé une courte lettre dans la chambre dans laquelle elle expliquait son besoin de partir.

Elle demandait à Vincent de ne pas chercher à la contacter ni à la retrouver. C'est elle qui lui écrirait le moment venu. Elle l'avait aimé éperdument, elle voulait qu'il le sache, mais elle avait soif d'autre chose, maintenant et ailleurs. Vincent ne fut pas surpris, il s'était préparé à cette rupture. Sa musique l'occupant de plus en plus, il n'avait pas le loisir de gamberger de toute manière.

Un peu plus d'un an était passé; un matin, il avait reçu une première lettre. Clara lui expliquait plus longuement les raisons de son départ, l'existence qui s'enfuyait trop vite et son désir de rêve américain. Elle était en accord, aujourd'hui, avec ce qu'elle voulait être, ici, à Rutherford. Elle se félicitait aussi d'avoir réussi sa première année et elle s'accrochait pour devenir photographe de presse. Elle lui avait laissé une adresse pour qu'il puisse lui répondre. Ils renouèrent une relation épistolaire, leurs courriers se croisant au-dessus de l'Atlantique comme aux plus belles heures de l'aéropostale. Mais, l'inspiration et l'envie se tarissant, les lettres s'espacèrent peu à peu jusqu'à ce que, sans en être surpris, il n'en reçut plus.

Il apprit plus tard par Joseph, le père de Clara, qu'elle avait rencontré quelqu'un et qu'elle s'était finalement mariée. Vincent trouva cela assez drôle pour un électron libre comme elle, mais après tout, tout le monde pouvait changer. À la même époque, peu avant le milieu des années quatre-vingt-dix, Vincent sortit son premier album avec les Golden Brown, titre emprunté aux Stranglers. Vincent était le

bassiste, chanteur et compositeur ; François, le fils de maraîcher, carré comme une armoire normande, aussi costaud que gentil, officiait à la batterie et Marc, de facto, prit le rôle du guitariste ténébreux et émacié – il avait récupéré une Telecaster et un ampli Vox poussiéreux de son oncle, lui-même ancien gratteux de baluche. Marc était un écorché vif, accro aux stupéfiants et rongé par l’anxiété, avec les doigts élimés en permanence. Ils se connaissaient depuis toujours, un vrai tiercé gagnant autant pour les conneries que pour le reste, et avaient passé toute leur scolarité ensemble. Ils avaient cravaché dur pour sortir leur disque, mais l’accueil n’avait pas été dithyrambique. Ils avaient quand même signé avec un label, mais le groupe s’était séparé à l’automne 1996 avec deux albums dans les bacs.

Clara, après son master, s’était spécialisée dans la photographie de guerre et ses clichés commençaient à lui faire un nom dans le petit landerneau du photojournalisme. Vincent l’avait recontactée via Joseph, au début de l’année 2000, pour lui annoncer le décès de Marc. Son spleen avait fini par le rattraper un soir de février. À bout de souffle, il avait ingurgité un mélange d’amphétamines et d’alcool ; celui de trop, le cœur n’avait pas supporté. Maria, sa sœur, l’avait retrouvé mort sur le tapis de son salon. Une overdose l’avait terrassé à trente-trois ans.

Vincent et Clara s’étaient revus à Paris, en 2005 – dix ans déjà – à l’occasion d’une exposition sur les ravages causés

par les conflits à travers le monde organisée par Reporters sans frontières. Elle avait pris l'initiative de l'inviter. Vincent avait tourné la page, mais il était quand même impatient de la revoir. Il n'avait pas été déçu, elle était toujours aussi belle. Elle lui avait présenté son mari, Tim Donovan, correspondant au *Daily Telegraph* qui légendait les tirages de Clara. Ils s'étaient « trouvés » en 1995 pendant la guerre en Bosnie. Jim était anglais, originaire de la station balnéaire de Brighton, et une petite moustache renforçait son côté aristocratique. Clara était tombée sous son charme, un soir, au bar d'un hôtel InterContinental. Depuis, ils ne se quittaient plus et pas un reportage ne se faisait sans l'autre ; elle photographiait les conflits et, lui, racontait la noirceur de l'homme. Clara et Tim s'étaient mariés au début des années 2000 et vivaient à Leatherhead, une ville du comté de Surrey, au sud de Londres. Tout roulait bien pour eux. Vincent avait fait le tour de l'exposition et les avait félicités pour la qualité des clichés. Devant un buffet de canapés, ils échangèrent sur la difficulté du métier, sur les risques au quotidien et sur une vie à transiter d'aéroport en aéroport. Mais pour eux, c'était leur adrénaline, leur façon de concevoir les choses. Vincent l'avait trouvée radieuse et indécement belle. Clara lui avait retourné le compliment en souriant. Il demanda des nouvelles de son père. Il allait très bien, il était à la retraite, elle ne le voyait pas assez souvent et s'en désolait. Il avait déménagé et racheté un appartement du côté d'Alger où il coulait

une solitude tranquille. Ils trinquèrent à leurs avenir et à leurs réussites communes. Clara était ravie qu'il soit devenu musicien professionnel, depuis les Golden Brown de la fac. Elle lui demanda des nouvelles de François, qu'elle n'avait pas revu. Il avait arrêté la musique après le groupe pour reprendre l'exploitation maraîchère de ses parents. Il l'avait passée en bio et l'entreprise marchait plutôt bien, surtout depuis qu'il proposait la vente directe. Si un jour Tom et Clara faisaient une halte à Chambéry, ils le trouveraient toujours au même endroit : place des halles, le samedi avant-midi. Au bout d'une heure, Vincent s'excusa et prit congé. Sans le savoir, c'était la dernière fois qu'il apercevait son visage.

D'un point de vue sentimental, Vincent ne s'était jamais accroché à une autre histoire et privilégiait les rencontres évanescentes d'un soir, préférant s'évaporer en douce le matin. Ce n'était pas très glorieux, mais assez flatteur pour son égo, et il assumait cet état de fait. Vincent ne s'était jamais ému de faux sentiments. Il avait bien prolongé certaines liaisons quelques semaines, mais il voulait garder sa liberté de séduction. En tout cas jusqu'à peu.

Aujourd'hui, à l'approche de la cinquantaine, il s'était affranchi de ces aventures sans lendemains, il avait rencontré quelques mois auparavant une ravissante quadra et passait de plus en plus de temps avec elle. C'était une jolie brune, dont les appas l'avaient ébloui. Elle était œnologue de formation et tenait, avec son associée, une cave à vin dans le onzième. C'était

une amatrice de flavescents cépages ; plutôt littéraire, elle aimait les belles histoires, les grands auteurs du dix-neuvième siècle et les poèmes de Paul Eluard. Ils s'étaient rencontrés lors de l'exposition d'un pseudo artiste peintre qui avait eu la faveur des médias et du Tout-Paris mondain la durée d'un hiver. Le vernissage avait eu lieu au mois d'octobre de l'année dernière, par une de ces fins d'après-midi à l'humeur cafardeuse et aux trottoirs humides. Vincent s'en souvenait encore, il ne s'était jamais autant emmerdé que ce soir-là. Il avait été invité par un ami d'un ami et s'était forcé à venir histoire de se bouger, l'automne et son changement d'heure faisant souvent chuter sa sérotonine. Il y avait du monde à ce vernissage. Tout le carnet d'adresses de l'attachée de presse avait dû y passer. Il fit le tour, par politesse et d'un pas obligé, mais ne comprit ni le sens ni le message que l'artiste voulait faire entendre. Cette atonie de la création le rendait dingue et le conduisit assez rapidement à squatter le buffet. Le champagne et le vin servis par des sommeliers en gants blancs apportaient, il faut bien l'avouer, une petite touche d'affabilité à cette inauguration en grande pompe. Vincent n'était pas seul dans la salle de cocktail ce qui le rassurait, à moitié, sur sa perception de l'art. Ça discutait urbanités et blablas de cérémonies. Est-ce que tout le monde s'était emmerdé comme lui ? Si c'était le cas, il en était presque gêné pour le barbouilleur du jour, un modeste arriviste mégalo, gâté par un parrainage d'entreprises généreux, tout ce que Vincent détestait.